

VII

Les préliminaires du Mariage

Pendant le séjour du Roi à Arcachon, le bruit du désistement de Don Carlos avait couru; on citait même, avec les noms des négociateurs, les détails de la renonciation : Sa Majesté Alphonse XII accorderait au rebelle la reconnaissance du titre d'Infant et l'État lui servirait une dot importante.

De fait, il y avait bien eu quelque chose de vrai dans ces démarches, mais c'était encore plus un piège carliste qu'un acte de tardive sagesse de factieux.

Aussi, à peine éclos, cette nouvelle sensationnelle était-elle démentie, et peu après — hasard, coïncidence ou représailles — le *Standard* de Londres annonçait, en date du 29 août, que les princes d'Orléans n'assisteraient pas au mariage d'Alphonse XII.

Il est curieux de parcourir les journaux de cette époque ; car cette alliance de la maison d'Espagne inquiétait les chancelleries, plus encore peut-être que les peuples ; nous voyons l'information ultra-rapide des journaux modernes pouvant donner comme fait accompli ce que le Roi d'Espagne venait à peine de décider.

C'est d'abord le *Figaro* du 24 août 1879 : « A propos du prochain mariage du Roi Alphonse XII, voici une appréciation politique qui émane d'un des grands diplomates de l'Europe et dont nous pouvons garantir l'authenticité :

« Nous n'avions pas à cette heure de princesse à offrir à ce jeune roi de vingt et un ans, dont le mariage immédiat était réclamé par la raison d'État.

« D'autre part, en voyant se reformer entre l'Espagne et la maison d'Autriche un lien qui a joué un grand rôle autrefois dans l'histoire, nous savons que nous n'avons plus rien à craindre pour notre pays.

« Nous aurions pu redouter une union prussienne ou même bavaroise ; tandis que nous tenons pour certain que la petite-fille de l'Archiduc palatin ne représentera pas à la Cour de Madrid des passions ou une politique hostile à la France.

« Il est à supposer, au contraire, que le contrat à la veille d'être signé peut, à un moment donné, faciliter l'étroite alliance de l'Autriche avec les peuples latins, le jour où ceux-ci reviendront à leur devise : Dieu et le Roi. »

Le surlendemain c'est le journal *La Epoca* de Madrid, dont les attaches ministérielles sont bien connues qui déclare :

« Les divers organes de la presse discutent à l'envi les avantages et les désavantages du mariage de S. M., et annoncent que le parti constitutionnel se réserve de délibérer sur l'attitude qu'il devra tenir en présence de cet heureux événement.

« Si l'union que va contracter le Roi impliquait une alliance politique appelée à peser tôt ou tard sur les affaires publiques, nous comprendrions que les partis se préparent par une discussion à cette éventualité; quand on saura qu'il ne s'agit point de contracter une alliance mais de pourvoir à une nécessité de dynastie qui est en même temps une nécessité pour le pays, la discussion en cette circonstance paraîtra quelque peu oiseuse et intempes- tive; tant le parti constitutionnel que les autres partis pourraient avoir à s'entendre. »

Dimanche 31 août. — Les archiduchesses Élisabeth et Marie-Christine quittent Arcachon et reviennent à Paris où le comte Knefstein, chargé d'affaires d'Autriche à Paris prenait auprès d'elles les fonctions de Grand-Maître.

Et les principaux journaux d'Europe de mettre aussitôt en campagne leurs meilleurs diplomates et leurs plus fins reporters. Aussi, par les citations suivantes, résumés d'articles des feuilles européennes, pourrons-nous voir, en toute rapidité, en pittoresque aussi, que les contributions à l'histoire seront désormais fournies par les journalistes dans leurs notes très brèves, parfois à côté, souvent indis- crètes, mais toujours instructives.

Samedi 20 septembre 1879. — La Cour d'Autriche, vou- lant donner un témoignage de son attachement à la



famille du comte Andrassy, vient d'autoriser l'Archiduchesse Marie-Christine, la future Reine d'Espagne, à se faire accompagner à Madrid par la comtesse Irma Andrassy, fille du comte Emmanuel, frère du ministre.

Lundi 22 septembre. — A propos de la prétendue entrevue du duc Decazes dans la conclusion de ce mariage, il se pourrait bien que le gouvernement allemand l'eût considérée comme un échec, car Bismarck vient à Vienne voir Andrassy.

Dimanche 7 septembre. — Un journal du matin a annoncé l'arrivée à Paris du duc de Baylen, ambassadeur extraordinaire d'Espagne, chargé par le Roi d'aller à Vienne demander la main de l'Archiduchesse Christine pour S. M. Alphonse XII.

Nous pouvons affirmer que la duchesse de Baylen est à Paris, mais que le duc n'a pas encore quitté l'Espagne. Et nous précisons : c'est dans la journée de vendredi que le duc de Baylen a quitté Saint-Sébastien, se rendant à Madrid pour recevoir ses dernières instructions. Dans huit ou dix jours, le duc traversera Paris se rendant à Vienne.

On a pensé que l'ambassadeur extraordinaire, après avoir obtenu la main de l'Archiduchesse pour son Souverain, reviendrait avec la nouvelle Reine, qu'il accompagnerait de Vienne à Trieste, à Barcelone et à Madrid. Mais il est avéré qu'une fois sa mission remplie, le duc de Baylen retournera à Madrid pour rendre officiellement compte à son Roi du résultat de la démarche. L'Archiduchesse, avec sa maison, quittera l'Autriche une semaine avant le mariage qui aura lieu dans la seconde quinzaine

de novembre, et qui, tout porte à le croire, n'aura pas l'éclat des premières noces du roi, car on se bornera, en souvenir de l'infortunée Reine Mercédès, aux plus simples cérémonies dictées par l'étiquette.

Et puisque nous parlons de la famille royale d'Espagne, ajoutons que c'était hier la fête du roi François-d'Assise. La première dépêche de félicitations, arrivée à neuf heures du matin à l'hôtel de la rue Lesueur (où le roi avait alors son pied à terre), émanait de l'Archiduchesse Élisabeth, mère de la future Reine d'Espagne; elle était ainsi conçue :

« A l'occasion de votre fête, je vous envoie nos meilleurs souhaits et pour moi et pour ma fille Christine.

« ÉLISABETH. »

Édouard de Carondelet, duc de Baylen, qui allait négocier le mariage austro-espagnol, était d'origine française et descendait de l'ancienne famille de Carondelet, de la Franche-Comté, venue dans les Pays-Bas à la suite des ducs de Bourgogne.

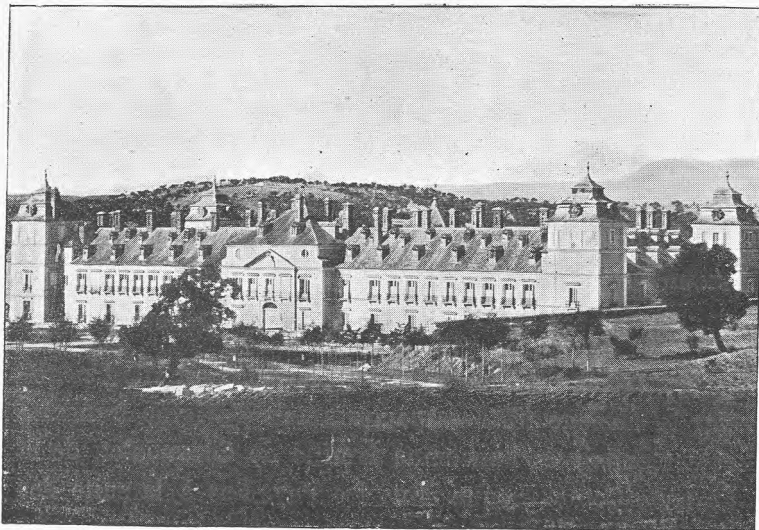
Avant le duc actuel, cette famille avait déjà donné deux ambassadeurs extraordinaires à l'Espagne : d'abord Ferry, cinquième fils du chancelier, ambassadeur de Charles-Quint à Rome, dont le portrait a été peint par Raphaël et se trouve actuellement en Angleterre chez lord Grafton.

Et ensuite François, fils de Paul III, cinquième fils du duc, ambassadeur en France de l'Infante Isabelle, près du roi Louis XIII.

La famille de Baylen avait toujours été en fonction à la Cour d'Espagne et le frère du duc de Baylen actuel était

encore premier majordome de la reine Isabelle II quand il mourut en 1870.

Dimanche 19 septembre. — Le jeudi précédent, la Reine Isabelle avait reçu la visite de l'ambassade extraordi-



Palais royal d'El Pardo (vue générale).

naire d'Espagne, qui partait le soir même pour Vienne. Au retour de l'ambassade, à Paris, un grand dîner lui sera offert par Sa Majesté. Ajoutons que la Reine Isabelle n'ira ni à Nice ni à Séville, ainsi que plusieurs journaux l'ont annoncé par erreur.

Le général de division, duc de Baylen, ambassadeur extraordinaire a quitté Paris avant-hier soir, se rendant à Vienne où Son Excellence arrivera ce matin à six heures.



Palais royal de Madrid — Le grand escalier.

Ce n'est qu'après l'arrivée du duc qu'on fixera définitivement la date de l'audience solennelle dans laquelle il demandera, pour son Souverain, la main de l'Archiduchesse Christine.

Ces longs et ardues préliminaires achevés, les événements allaient se précipiter.

Mercredi 22 octobre. — Aujourd'hui, à deux heures, l'Empereur a reçu en audience solennelle le général duc de Baylen. Le cérémonial suivi a été celui usité pour la remise des lettres de créance des ambassadeurs.

Trois carrosses de grand gala, attelés de chevaux blancs, ont été chercher à l'Hôtel Impérial le duc et le personnel de la mission.

Sa Majesté se tenait seule dans le salon d'audience, en grand uniforme avec la Toison d'Or, le grand cordon et la plaque de Charles III.

Le duc de Baylen a prononcé une courte allocution en français et a remis sa lettre de créance, puis une lettre particulière du roi Alphonse XII.

L'Empereur François-Joseph a agréé la requête par laquelle le duc sollicitait la main de l'archiduchesse Marie-Christine. Ensuite l'ambassadeur est entré seul dans le salon voisin où se trouvait l'archiduchesse Christine et sa mère et il a adressé directement à la jeune princesse la demande en mariage qui a été agréée. Le duc alors, suivant la coutume espagnole, a remis à l'Archiduchesse un joyau envoyé par le Roi Don Alfonso. Puis la mission a été présentée par le duc aux Archiduchesses et aux grands dignitaires de la Cour.

La future Reine portait une robe en satin rose garnie de dentelles et de fleurs naturelles et sur la tête un magnifique diadème en pierres précieuses. L'archiduchesse Élisabeth avait une robe en satin mauve avec dentelles et portait au cou une rivière de superbes diamants. Toutes deux portaient le cordon des Dames nobles de l'Ordre espagnol de Marie-Louise.

L'Impératrice étant absente, un dîner d'hommes eut lieu le mercredi 22 octobre chez l'Empereur.

Comme le menu était à la française, cela suscita d'amères récriminations de la part des journalistes autrichiens qui déclaraient que c'était ainsi décréter la mort de la cuisine nationale!

Avant ce dîner l'Empereur, portant le collier de la Toison d'Or, avait remis au duc de Baylen le grand cordon de Saint-Étienne de Hongrie, en récompense de ses bons offices.

Le lendemain, l'archiduc Albert, oncle de la fiancée royale, offre un dîner auquel assistent les Archiduchesses, les membres de la mission diplomatique extraordinaire et la maison impériale..

Étant donné le caractère absolument intime de ce dîner privé, le duc de Baylen ainsi que sa suite et les officiers étaient en petite tenue. La future Reine de toutes les Espagnes portait une robe de tulle blanc des plus simples qui contrastait gracieusement avec les magnifiques bijoux, dons de fiançailles : un diadème en brillants et émeraudes, cadeau de l'Empereur, une branche de corsage en diamants, présent de sa mère, au poignet gauche le splen-

dide bracelet en rubis et brillants que le duc de Baylen lui avait présenté au nom d'Alphonse XII, et au cou un médaillon d'émeraude passé dans un large velours noir.

Au cours du cercle intime qui suit le repas, l'archiduchesse Marie-Christine insiste vivement auprès de l'ambassadeur extraordinaire d'Espagne pour obtenir du Roi, son fiancé, la suppression des fêtes du mariage en raison des inondations qui désolent la province de Murcie.



Mardi 28 octobre. — L'ambassade d'Espagne fait savoir qu'il n'y aura pas à Madrid de fêtes officielles à l'occasion du mariage du Roi. Il a été décidé que tout se réduirait à une cérémonie religieuse à laquelle seront conviés les personnages officiels et le corps diplomatique et à une réception sans apparat, le soir, au Palais royal. L'argent qui était destiné aux fêtes royales, aux galas et aux réjouissances populaires, courses de taureaux, expositions de tous genres et concours, pourra dès lors être affecté au soulagement des malheureux inondés de Murcie.

En demandant à son royal fiancé pareille modification au programme des fêtes annoncées, la future Reine avait été au-devant des désirs du Roi, et se créait ainsi dès le début, en dehors de ceux qu'elle avait déjà, les meilleurs titres à l'affection du peuple espagnol.

Le départ de l'Archiduchesse et de sa maison ayant été fixé au mardi 18 novembre, on termina rapidement les réceptions et les derniers préparatifs.

Il restait à la fiancée royale une importante formalité à accomplir : la renonciation au trône d'Autriche.

Cette cérémonie eut lieu quelques jours avant le départ de Vienne au Palais impérial, en présence du Souverain, de ses ministres, des hauts fonctionnaires et du corps diplomatique.

Après la messe, célébrée dans la Chapelle impériale, l'Empereur François-Joseph, entouré de ses Archiducs, des membres du ministère austro-hongrois, des membres du Conseil de l'Empire et de la délégation permanente des Diètes, l'Empereur prit place sur le trône et la jeune Archiduchesse, s'avançant vers le Grand aumônier qui, en bas **du trône**, entre deux diacres revêtus de dalmatiques et porteurs de chandeliers d'argent, lui apportait le livre des Évangiles, Marie-Christine, la main levée, jura solennellement *d'abandonner à jamais toutes prétentions et tous droits éventuels à la succession au trône de l'Empire d'Autriche-Hongrie.*

Le serment prêté, l'Archiduchesse allait apposer sa signature au bas de la formule de renoncement inscrite au « Registre de Famille » que lui présentait le ministre de la Justice, faisant fonctions de notaire impérial et royal.

Tous ces longs préliminaires achevés, après avoir, une dernière fois, l'avant-veille de son départ, fait un pieux pèlerinage à l'église des Capucins pour prier sur la tombe de son père, Marie-Christine et l'Archiduchesse sa mère quittaient Vienne le 18 novembre au soir par train spécial de dix wagons avec leur suite composée de quatorze per-

sonnes sous les ordres de la comtesse Pallavicini, grande Dame de la Cour.

*
* *

La première étape de ce voyage fut Paris, où les princesses furent officieusement reçues à leur arrivée à la gare de l'Est, le mercredi soir 19 novembre, par S. M. la Reine Isabelle, les représentants du gouvernement français, M. Mollard et le général Pittié, le comte de Beust, ambassadeur d'Autriche, le marquis de Molins, ambassadeur d'Espagne, et le personnel de leurs ambassades.

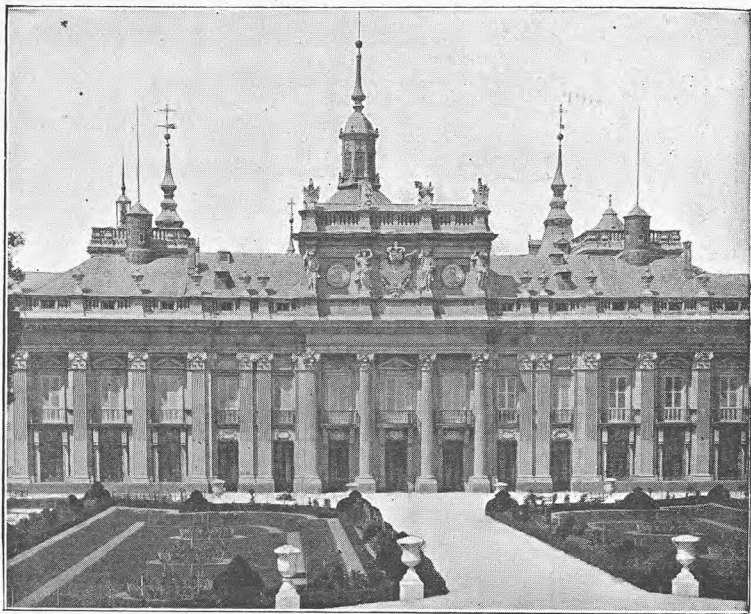
Une délicate surprise avait vivement touché la royale fiancée au cours de ce rapide voyage; en gare de Nancy, une délégation de jeunes filles de la cité lorraine était venue lui offrir, en gage de respect et de bonheur, un magnifique bouquet aux couleurs autrichiennes et françaises.

Le séjour à Paris ne fut que de quelques heures, — bien fatigantes en vérité comme elles le sont toujours dans les déplacements officiels.

Le lendemain matin, malgré les fatigues du voyage, les Archiduchesses se rendirent de très bonne heure à Notre-Dame-des-Victoires, où Marie-Christine avait voulu faire célébrer une messe pour le cinquième anniversaire de la mort de son père.

Quelques courses dans Paris précédèrent ensuite le déjeuner officiel qui eut lieu à 11 heures à l'hôtel Meurice, où elles étaient descendues, déjeuner suivi d'une grande réception.

A deux heures, Leurs Altesses avaient la visite du Président de la République, et M. Grévy leur annonçait qu'il avait envoyé, quelques jours auparavant, à S. M. Alphonse XII, au nom du gouvernement français, un vase



Palais de Saint Ildefonse (vue générale).

de Sèvres en porcelaine grand feu, de proportions grandioses, et... du poids de 200 kilos!

Quelques instants après, les Archiduchesses rendaient la visite à l'Élysée où elles étaient reçues avec les grands honneurs.

Puis, après un dîner au Palais de Castille où S. M. la

Reine Isabelle II avait convoqué les plus hautes personnalités de la colonie espagnole. Leurs Altesses se rendirent à la Comédie-Française, où, — singulier hasard des choses — on donnait précisément ce soir-là *Hernani*, cette pièce dont le dernier mot de l'ardent monologue de Charles-Quint.

Par la clémence!

semblerait bientôt à l'Espagne la devise même de sa Reine.

Le vendredi 22 novembre, à huit heures du matin, les Altesses et leur suite quittaient Paris par la gare d'Orléans; et c'était la dernière étape de ces fiançailles de sagesse et d'affection qui véritablement duraient depuis de longues années.

VIII

Le Mariage

Arrivé à Madrid le 23 novembre, le train spécial des Archiduchesses était dirigé sur la gare du Pardo où les princesses trouvaient S. M. Alphonse XII, dont le juvénile empressement venait leur éviter l'ennui de la solennelle réception que le gouvernement leur offrait.

Aussitôt après, dans les carrosses de la Cour, elles gagnaient la résidence royale où des appartements leur avaient été aménagés sous la surveillance d'une garde d'honneur. Tout de suite, les visites officielles commençaient, et ce fut, durant les cinq jours qu'elles passèrent au Pardo un continuel brouhaha d'équipages et de voitures de gala de la Cour, un assidu défilé d'ambassadeurs, de princes, de Grands d'Espagne, toute la noblesse et tous les hauts fonctionnaires venant présenter leurs hommages à la future Souveraine.

Pendant ce temps, le Roi, veillant à tout, se prodiguait, examinant lui-même l'installation des appartements de la Reine, émettant son avis sur la pose des tentures et discutant avec les tapissiers l'emplacement du lit merveilleux — dont il avait, toujours épris d'art, surveillé l'exécution — lit de bois noir où de délicates sculptures s'envolaient sous de fines incrustations de bronze doré; et le Roi ne se ménageait plus, préparant encore, de concert avec sa maison et les ministres, les détails de la cérémonie, donnant des audiences, expédiant les affaires de l'État. Mais, au coucher du soleil, vite il montait dans un léger phaéton et gagnait le Pardo où il dînait avec les Archiduchesses, oublieux de la fatigue au point de rester très avant dans la nuit à deviser gaiement avec sa fiancée, s'amusant à lui rappeler les terreurs qu'éprouvaient, à cause de l'effroyable contrainte de l'étiquette, les princesses d'autrefois obligées à contracter mariage à la cour d'Espagne.

Des cadeaux affluaient dans la corbeille de mariage; c'était d'abord une splendide parure, composée d'une couronne royale, constellée de gemmes éblouissantes, une rivière de vingt brillants et une branche aux fleurs de diamants, puis une autre parure en brillants — celle-là était estimée, 1.500.000 francs — comprenant un diadème, une broche, un collier à deux rangs, des boucles d'oreilles à pendeloques terminées chacune par un très gros diamant; la Reine Isabelle avait envoyé deux nœuds en brillants et d'énormes émeraudes, le Roi Don François d'Assise une broche en brillants. La Princesse des Asturies avait envoyé un lot de chevaux de sang.

Enfin, c'était encore des bijoux et des bijoux féériques avec leur flamboiement de pierreries, des diamants surtout — car la Reine Marie-Christine aime moins les autres pierres et presque pas les perles — des aiguères ciselées et mille petits riens délicatement orfèvrés, venus un peu de tous les coins du monde, des étoffes précieuses et jusqu'à des armes d'Orient incrustées de pierreries. Et les fiancés s'amusaient à contempler ces trésors dont la chatoyante diversité représentait si bien toutes les amitiés et tous les respects qui les avaient offerts.

« La Grande Isabelle va venir », disait-on dans le peuple et — telle était le souvenir que l'Espagnol avait gardé de sa Reine qui dut, jadis, abdiquer devant la menace du soulèvement populaire — dès le matin du 27 novembre, tous de courir vers le chemin de fer, ou vers les places et les avenues par où la *Reina* devait passer, et, malgré la pluie torrentielle, la foule augmentait davantage à mesure qu'approchait l'heure de l'arrivée.

Devant la gare un escadron de la Garde royale, en grande tenue, entourait douze voitures de la Cour attelées à la Daumont, envoyées pour la Reine et sa suite.

Dès que le train royal eut stoppé, tandis que les troupes présentaient les armes et que les musiques sonnaient la *Marcha Real*, entouré de sa maison et de son état-major, S. M. Alphonse XII en uniforme de capitaine-général, s'avança au-devant de sa Mère, et, après une chaleureuse bienvenue, lui offrant le bras, il la conduisit jusqu'à la voiture royale où tous deux prenaient place salués par les

délirants vivats de la foule, cette foule qui, douze ans auparavant, se lassait de sa *Reina* comme Athènes de son Aristide!

Et le cortège où figurait la suite de S. M. Isabelle — sous les ordres du capitaine-général marquis de Novalich, chef de la maison et de la Grande-Maitresse, *Camarera mayor*, marquise de Novalich, qui occupaient ces mêmes fonctions auprès de la Reine dès avant la révolution de 1868 — le cortège gagnait le Palais, sous la pluie, parmi les ovations de plus en plus intenses.

Ce soir-là, les Souverains, par une délicate attention affirmant les séculaires sympathies de l'Espagne pour la nation française, dînaient à l'ambassade de France et Alphonse XII, remerciant l'amiral Jaurès, envoyé par le Gouvernement de la République comme ambassadeur extraordinaire, ajoutait :

— Je n'oublierai jamais que j'ai été presque élevé en France.

Puis avec un sourire malicieux :

— Ma Mère est heureuse d'habiter Paris!



Enfin, le jour fixé pour le mariage arriva, la pluie de ces derniers jours avait cessé et le soleil venait ajouter à la splendeur de ces noces.

Dès le matin, l'archiduchesse Marie-Christine avait quitté le Pardo pour venir au ministère de la Marine revêtir la robe nuptiale, et, sous le long voile en point

d'Alençon où les aigles d'Autriche se mêlaient aux fleurs de lys des Bourbons, la jeune fiancée paraissait plus séduisante encore.

Tandis que les régiments se massaient devant le Palais, tout Madrid se ruait, ivre de joie, dans les rues glorieusement pavoisées.

Alors, au bôoum des canons tonnant de minute en minute, au ding-dong des cloches lancées à toutes volées, au rythme des fanfares tonitruant des marches guerrières, le cortège, imposant, se forma.

Un timbalier, en costume moyen âge, monté sur un cheval caparaçonné aux armes d'Espagne, ouvrait la marche.

Après lui, un peloton de trompettes à cheval et un escadron de cavalerie.

Puis, des hérauts d'armes portant l'ancienne tunique armoriée et fleurdelisée, précédant les vingt chevaux de selle du Roi, harnachés à l'orientale, caparaçonnés de houssines du temps de Charles-Quint, que quarante valets, poudrés à frimas, menaient en main.

Et c'étaient les Cortès, le Sénat, les Grands d'Espagne, les hauts dignitaires du royaume, les Infantes en des carrosses de haut style, la princesse des Asturies et l'archiduc Rodolphe, cousin de la fiancée, représentant de l'Empereur d'Autriche.

Enfin, entouré des ministres et de la maison civile et militaire, suivie par la garde royale, le carrosse d'Alphonse XII avec la reine Isabelle, aux portières duquel

caracolaient le général Martinez Campos, les maréchaux et le gouverneur de Madrid.

Par la calle Mayor, la Puerta del Sol, la carrera San Jeronimo et le Jardin botanique, le cortège arriva en même temps que celui de l'Archiduchesse sur la place de l'église d'Atocha.

Après la bienvenue que, sous le porche de l'antique sanctuaire, a souhaité le cardinal Benavedès, patriarche des Indes, entouré du haut clergé, le Roi pénètre dans l'église, sous un dais que portent quatre Grands d'Espagne.

Après la bénédiction nuptiale donnée par le patriarche, le Roi et la reine Marie-Christine prennent place sur le trône qui domine une estrade de brocart d'or fleurdelisé.

Nous aimons volontiers, quand nous ne pouvons satisfaire notre curiosité par la vue, avoir au moins la description des toilettes de gala; en voici donc maintenant quelques-unes.

Le Roi portait l'uniforme de capitaine-général, constellé de plaques en brillants, avec le collier de la Toison d'Or et le grand cordon de Saint-Étienne de Hongrie.

La Reine Isabelle, en robe de soie blanche, semée de bouquets de nuances très pâles, corsage de damas blanc brodé d'or et garni de point d'Alençon.

La princesse des Asturies, en satin bleu ciel, avec une longue traîne de velours, toute garnie de fleurs, brodée d'iris et de muguet d'argent. Enfin, les Infantes Paz et Eulalie en robe de satin blanc avec bouillons et volants de

tulle brodé de perles fines et garnie de franges formées par de minuscules liserons blancs.

Les princesses, ainsi que les dames de la Cour, voilées



Palais San-Thelmo (vue générale).

de l'officielle mantille de dentelle blanche et portant les rubans de leurs ordres.

Après la messe et l'allocution épiscopale, le Roi offre son bras à la Reine et, tous deux, ayant traversé l'église aux accords glorieux des fanfares, montent dans le carrosse royal, surmonté de la couronne, que traînent huit chevaux empanachés, aux harnais rouge et or, et que conduisent des piqueurs aux somptueuses livrées.

Et le peuple qui n'avait jusque là cessé de témoigner

sa joie par des cris de : *Viva el Rey!* sembla puiser de nouvelles forces dans les acclamations par lesquelles il saluait sa Reine : *Viva la Reina!*



Comme bien on pense, ces fêtes n'avaient pas été sans attirer à la Cour des nuées de reporters, dont quelques-uns même se trouvaient — ou croyaient — appartenir de de près ou loin à la Cour.

Il est certaines femmes qui, chez nous, se mettent volontiers en avant pour rappeler le charme des salons du grand siècle : un peu bas-bleus, pas très diplomates, mais si bonnes et d'une si avenante et accueillante affabilité qu'elles donnent l'illusion, parfois tenace, d'exercer une sorte de puissance occulte sur les événements. Ne pouvant pas — retenues par leur féminité pas encore émancipée — être partie intégrante du pouvoir, elles s'en consolent bien vite, en nous donnant le plaisir de leurs salons où les papotages spirituels se teignent d'une gravité toute officieuse par quoi les diplomaties et les politiques se trouvent représentées. Si de ces femmes — charmantes et disertes, ainsi M^{me} Adam — telles sont de véritables institutions nationales, d'autres, non moins aimables et plus accueillantes encore, et aussi audacieuses en le joli sens du mot, ainsi M^{me} Ratazzi de Rute, sont des institutions internationales.

Précisément, M^{me} de Rute assistait au mariage de S. M. Alfonso, peut-être moins à cause de la situation que le très fin diplomate son mari, feu M. Ratazzi, avait con-

quise à la Cour d'Espagne, que par son amour très affiné de la littérature et le désir, bien légitime, de renseigner quelques journaux amis sur ces grands événements.

Mais les meilleures intentions sont souvent mal traduites, d'ailleurs n'est-ce point d'elles que l'enfer est pavé? Toujours est-il qu'une méchante aventure faillit rompre les bons rapports que M^{me} de Rute entretenait, jusque-là, avec le palais.

D'ailleurs, M^{me} de Rute a, au printemps dernier, fort humoristiquement décrit cette aventure que nous donnons ici, parce qu'elle montre sous un nouvel aspect d'intimité charmante le jeune ménage royal.

« Il y a douze ans, raconte M^{me} de Rute (qui, sans doute, oublie que le mariage royal eut lieu en 1879), au moment de son mariage avec la reine Christine, le Roi, que j'ai connu enfant, qui avait été le compagnon de mon fils, que j'allais même voir à Vienne à son collègue de la Thérésiana, que j'aimais ainsi qu'un jeune frère, presque comme un enfant, m'engagea vivement à assister à la cérémonie. J'avais de même assisté à son premier mariage sur ses instances et celles du duc et de la duchesse de Montpensier qui m'avaient présentée eux-mêmes à la jolie fiancée. Je ne pus résister à cette invitation, faite en des termes charmants; et, pensant être agréable à mon *jeune et royal* ami, je me fis déléguer officiellement par le grand journal autrichien de M. Étienne, de la *Neue Freie Presse*, auquel je collaborais alors.

« J'envoyai chaque jour une correspondance, soit par lettre, soit par dépêche, notant, contant tout, sans flagor-

nerie aucune. Je m'imaginai que le jeune Roi devait m'être très reconnaissant du mal que je me donnais, et je me réjouissais déjà à l'avance à la pensée des félicitations que j'allais recevoir. Marie-Christine m'avait beaucoup frappée par son grand air, sa pose extatique, tandis qu'elle traversait la nef de l'église. Elle eut, ce jour-là, en effet, une heure de beauté surhumaine. Sa mère, l'archiduchesse Isabelle, m'avait également conquise. Et je m'extasiai sur la majesté et la « correction » de *ces princesses*. J'étais donc dans l'enchantement de moi-même et des articles du baron Stock, mon *ego sum*, tout heureuse d'avoir été agréable au Roi, lorsque je reçus une longue dépêche de la *Neue Freie Presse* :

« Le Journal est saisi pour votre dernière correspondance. « Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est très fâcheux. »

Deux jours après, nouveau télégramme :

« Nous sommes saisis une seconde fois pour une autre correspondance. »

« Je m'informai auprès de Morphy, le meilleur ami du jeune Roi, son précepteur, et auprès du président du Conseil. J'appris alors que j'étais accusée d'avoir écrit des correspondances subversives contre Sa Majesté !

« On finit si bien même par l'en persuader, qu'il me regardait de travers, d'un air fâché, quand il me rencontrait, il semblait fuir ; je sentais la suspicion dans tous les yeux. Je me mis en colère alors (*sic*). Je suspendis mes correspondances malgré les supplications de la *Neue Freie Presse*, et, fâchée à mon tour, j'écrivis une lettre très sévère et très attristée à mon *jeune et royal* ami. Quelques jours

après m'arrivait une grosse enveloppe contenant des feuillets écrits hâtivement sur cet original papier orné d'un fer à cheval, dont le Roi usait toujours. Cette lettre contenait les lignes suivantes :

« Ma chère petite maman (*mamma*, comme dit Isabelle, c'est bien plus joli).

« Vous aviez mille fois raison. Je viens de lire vos articles un à un et, je vous le dis bien vite, je me suis mis dans une grosse colère contre moi-même, car j'ai bien vu que j'étais une *bête* (*sic*). Vous êtes la plus adorable des femmes, des *mamminas* passées et futures; mais que voulez-vous? On m'avait dit que vous m'aviez attaqué et tourné en ridicule et j'étais très courroucé.

« Pardon, pardon, pardon, cela ne m'arrivera plus. J'étais si surchargé de besogne, d'affaires, de tracas de toutes sortes qu'on me lisait vos correspondances en les amplifiant, les dénaturant et, comme un gogo, je me laissais convaincre. Ah! les vilaines gens! Seule, *ma femme* me calmait en me disant qu'elle ne voyait rien de tous ces racontars, que vous aviez été bien gracieuse et bien indulgente pour elle. Décidément, elle a beaucoup de raison et d'esprit, *ma femme*. Venez *nous* voir demain pour me dire que vous ne m'en voulez plus, que vous me pardonnez; je vous dirai le nom de tous vos ennemis, de tous ceux qui ont envenimé vos chroniques. Vous leur direz quelque bonne méchanceté dans un de vos articles. Ah! les courtisans, les courtisans! Vous souvenez-vous des vers de Miguel de los Santos? A propos, Morphy m'a toujours dit aussi que l'on se trompait. Enfin, venez demain, à deux heures, sinon, vous ne saurez rien. Sachez seulement aujourd'hui que la Reine vous trouve tout à fait charmante et *sa mère aussi*; elles trouvent que votre visage a l'air de votre esprit. A demain, et croyez-moi votre repentant

ALPHONSE. »

Madame de Rute fut si charmée de ce royal message qu'elle ne songea pas sans doute à demander les noms de *ses ennemis*, se contentant — pendant douze ans, dit-elle,

en réalité pendant dix-huit — de leur garder « la bonne méchanceté » de produire si longtemps après cette lettre si finement humoristique en laquelle Alphonse XII témoignait que, déjà, les institutions internationales féministes ne lui étaient pas inconnues.

Tout le caractère du Roi et tout le charme de ce « ménage » ne se trouvent-ils pas ravissamment dépeints dans ces quelques lignes ?



Quelques jours après ce mariage dont le charme revivra dans les annales d'Espagne, M. Théodore de Grave écrivait au *Figaro* à la date du 30 novembre 1879 :

« Je viens d'assister au baise-main du Roi : plus de dix mille personnes défilent devant LL. MM., les maréchaux, les officiers supérieurs en grand uniforme, la Cour de justice, tous les fonctionnaires de l'État.

« Le Roi est debout, ayant la Reine à sa gauche.

« Alphonse XII a très grand air et porte avec élégance le brillant uniforme de généralissime espagnol.

« Ce n'est plus le jeune homme, presque l'enfant, que je vis il y a cinq ans à cette soirée de l'Opéra où la Reine Isabelle venait de recevoir la nouvelle que son fils était proclamé Roi. Aujourd'hui c'est un homme fait et surtout un souverain dans toute l'acception du mot.

« Le Roi est blond ; ses moustaches et ses favoris, taillés à l'anglaise, ont encore tout le soyeux des barbes naissantes et estompent très agréablement son visage d'une teinte

légèrement rosée; son regard est charmant et doux comme une caresse; il a les yeux de sa mère.

« La Reine porte une robe de velours violet garnie de satin blanc, avec manteau de cour; sur sa tête brille la couronne de diamants, présent du Roi, dont je vous ai donné la description dans ma précédente correspondance, et la rivière et la broche qui accompagnent la couronne.

« Aux côtés de Leurs Majestés se tiennent debout la princesse des Asturies et les Infantes, les quarante dames d'honneur, les plus grands noms et les fortunes les plus considérables, l'État-major du Roi et sa maison civile et militaire.

« Cette salle aux proportions grandioses avec ces uniformes étincelants, ces toilettes de toutes nuances, le scintillement des pierreries, tout ce flot de soie, d'or et de velours illuminé par les éclairs des diamants, offre un coup d'œil féerique, c'est un véritable éblouissement. Au dire de deux Espagnols qui connaissent tous les écrins de Madrid, il y a là une valeur de plus de vingt millions de pierreries, sans compter les diamants de la Reine, ni les brillants des décorations de la couronne.

« Après le baise-main du Roi, tout le monde se rend auprès de la Reine mère, qui décidément compte parmi le peuple et la noblesse de fervents amis. »

Ce mariage, qui venait de faire vivre une semaine heureuse à l'Espagne, était pourtant passé presque inaperçu du gros public européen.

C'est que des actualités multiples sollicitaient en ce

moment le souci des reporters et chacun sait que le journal est encore ce qui fait le plus l'opinion et l'attention des foules ; aussi, pour ne pas faire languir l'intérêt des lecteurs, est-il bon, soit de ne pas faire durer le récit d'un même fait trop longtemps, soit d'accorder aux événements heureux une attention moindre.

C'est pourquoi l'on parla beaucoup plus du voyage de Bismarck à Vienne, des funérailles du Prince impérial et de ces fameuses entrevues de Vienne desquelles la Triplice devait éclore, et l'on eût même, il convient de l'ajouter, quelques échos émus sur les inondations de Murcie.

Ce que fut ensuite cette union, une période radieuse d'amour. « Dédaignant momentanément les splendeurs de la cour et fuyant les tracas du pouvoir, disait M. Baschet, ils passaient le temps en conversations tendres, en promenades sentimentales. . . Alphonse XII était absolument conquis ; il ne voyait plus seulement en elle une Reine couronnée par les convenances diplomatiques, mais une femme très aimée, qui « remplaçait » déjà la pauvre Mercédès ! A peine soustrait aux obligations officielles des fêtes nuptiales, il « enlevait » sa femme comme un bourgeois ravi ; il lui faisait visiter sa capitale, non en souverain, mais en amoureux, provoquant la stupéfaction des madrilènes qui les reconnaissaient au passage, pelotonnés dans un phaéton, insouciants et rieurs comme un couple d'heureux vulgaires. »



Palais San-Thelmo. — Cabinet du duc de Montpensier.